



Livres brûlés : du livre-objet au livre-relique

Les *Fired Books* de Yohei Nishimura (2015) et les « urnes » en verre recueillant des cendres de livres d'Antonio Riello et Massimo Lunardon (2014) – récemment acquis par le Musée Ariana – ne sont pas sans rappeler les *Bibles* de la céramiste Takako Araki dont certaines pages semblent brûlées. Ces œuvres ont un point commun : elles font toutes référence au livre et au feu.

L'acte controversé ou condamnable de brûler un livre n'est pas nouveau. Les autodafés, « actes de foi », destruction publique de livres (ou de manuscrits) par le feu, jalonnent l'histoire de l'humanité de l'Inquisition à l'histoire récente, en passant par les régimes totalitaires, le franquisme, le nazisme, l'État-parti chinois, etc. Entre 1998 et 2001, des Talibans détruisent des milliers d'ouvrages rares en Afghanistan ; en 2011, aux États-Unis, un pasteur évangéliste incendie un exemplaire du Coran et déclenche une vague de violence ; plus récemment encore, en janvier 2015, l'État Islamique brûle plus de 2'000 livres à Mossoul, en Irak. À travers l'histoire, des centaines de milliers d'écrits jugés dangereux ont été brûlés parce qu'ils ne correspondaient pas à l'idéologie prônée par un pouvoir imposant son point de vue unique et doctrinaire. Les livres véhiculent des idées ; réceptacles de connaissance, d'histoire, de mémoire, ils sont les témoignages de notre diversité culturelle. L'autodafé est un acte symbolique dont les motivations religieuses, morales ou politiques sont le fruit de l'officialité, de l'intolérance, de l'intransigeance, du fanatisme ou de l'extrémisme. En brûlant les supports d'idées impures, le feu agirait alors comme purificateur des esprits.

Antonio RIELLO, *Ashes to Ashes*, 2011 et 2012

Dans l'œuvre de l'artiste pluridisciplinaire italien Antonio Riello (Italie, 1958), l'autodafé perd sa dimension publique, puisqu'il est mené dans son atelier à Bassano. Les livres sont lus, brûlés, puis leurs cendres sont emprisonnées à tout jamais dans des réceptacles en verre. Riello choisit ce matériau pour sa pureté et sa transparence. Pour créer les pièces d'après ses dessins – inspirés de l'identité du livre concerné –, il fait appel à un maître verrier, Massimo Lunardon (Marostica, 1964), qui collabore fréquemment avec des artistes et designers. La forme du récipient, le verre à jambe ou à pied, s'inspire des verres à boire soufflés produits à Venise aux XVI^e et XVII^e siècles. Par ce choix formel, Riello fait aussi le lien avec la consommation : on s'abreuve de la culture.

Extrêmement attaché à ses livres, ce bibliophile obsessionnel et possessif détruit pourtant des ouvrages qui lui sont chers ou l'ayant influencé, tirés de sa bibliothèque personnelle. Acte de sacrifice rituel, souffrance auto-infligée, le geste consistant à brûler son héritage culturel s'inscrit dans une démarche personnelle de *tabula rasa* : « comme le fermier brûlant les chaumes, symboliquement, je fais de la place pour d'autres livres et d'autres idées ».

Sur chaque pièce, Antonio Riello inscrit le titre de l'ouvrage, l'auteur, le lieu et la date de publication suivis du lieu et de la date de sa destruction par le feu. *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, Paris, 1968 ; *Umibe no Kafuka* (Kafka sur le rivage) de Haruki Murakami, Tokyo, 2002 ; et le célèbre *The History of Art* de Ernst H. Gombrich, Londres 1950 sont réduits en poussière. Ces dates de « naissance » et de « mort » combinées à l'incinération assimilent ces contenants à des urnes funéraires. Ces trois pièces font partie du projet artistique *Ashes to Ashes*

initié par Riello en 2010 pour une exposition à la galerie Rossi à Londres. Cette série a également été présentée à la 54^{ème} Biennale de Venise et la collection complète comporte 250 pièces.

Yohei Nishimura, *Fired Books*, 2014

En japonais, le terme *yakimono* désignant la céramique, signifie littéralement « choses brûlées ». Yohei Nishimura (Kyoto, 1947) utilise le feu non pas pour détruire mais, paradoxalement, pour conserver. L'artiste cuit des livres dans un four céramique électrique à 1200°C durant une dizaine d'heures. Auparavant, il extrait et garde précieusement une page intacte, témoin du contenu et des dimensions d'origine. Car, par la magie du four, ces objets-trouvés, voués à disparaître, sont métamorphosés et reprennent vie. Le passage au four agit comme un accélérateur temporel ou au contraire arrête leur vieillissement pour les figer dans le temps. Réincarnés, ces ouvrages continuent d'exister mais sous une autre forme.

Nishimura aime associer la céramique à d'autres matériaux, mais crée aussi des œuvres sans apport d'argile : c'est le cas de ses « *Fired Books* ». Aucun ne se consume de la même façon : les pages se recroquevillent, ondulent, s'agglutinent, rapetissent... Le volume se réduit drastiquement pour donner naissance à des livres miniatures. Ainsi « fossilisé », le papier, jadis souple, devient dur et solide, prenant parfois l'aspect de la blanche porcelaine.

Le thème de la mémoire est central dans l'œuvre de Nishimura. Pourtant, nulle trace d'encre ni de mots sur ces pages ; le texte est ici effacé. L'objet est considéré pour sa fonction de contenant et non pour son contenu. Seule sa forme subsiste ; l'idée du livre permet de l'identifier en tant que tel et fait appel à notre mémoire collective. Le feu est créateur, révélateur de la matière pure, de sa beauté intrinsèque, mais aussi de la fragilité des choses et du caractère éphémère des idées.

Takako Araki, *Bibles*, années 1980

À partir des années 1980, Takako Araki (Nishinomiya, 1921-2005) crée des livres-objets en céramique imitant à la perfection des Bibles, symboles de la culture occidentale. Elle est fascinée par ce sujet qu'elle utilisera de manière quasi obsessionnelle durant deux décennies. La céramiste était athée, mais son père était prêtre zen et son frère, de confession chrétienne, est mort de tuberculose : ce drame a renforcé son scepticisme et ses doutes. La réflexion de l'artiste porte sur le rapport à la religion et aux écritures saintes, mais surtout sur la place de la foi dans la vie. Ses œuvres sont des projections de sa propre spiritualité : « à travers mon travail j'opère un processus d'auto-dissection », confiait-elle.

Réalisées en plaques de grès extrêmement fines, puis enfumées, ces Bibles semblent avoir traversé le temps et subi des altérations diverses : brûlées, rongées par les vers, érodées par l'eau, le vent ou recouvertes de poussière. L'incroyable attention portée aux détails laisse imaginer une matière consumée par le feu. Les pages s'effritent, comme si ces livres sacrés avaient été rescapés d'un terrible incendie. Les œuvres de Takako Araki renferment les traces d'une violence destructrice et du passage du temps.

Aucun de ces ouvrages bibliques n'est intact ; ils sont ravagés. Ce sont des livres ouverts dont les mots ou bribes de phrases imprimés (par sérigraphie) invitent à la lecture d'un message fragmentaire dont le sens perdurerait à travers les siècles. Symboles de fragilité et d'une beauté décadente ou fanée, les Bibles d'Araki nous renvoient à la souffrance et à la cruauté, en faisant référence à la guerre, extermination de l'homme par l'homme – parfois « au nom de Dieu » –, ou aux catastrophes naturelles.

Dans le contexte actuel, des regards croisés sur les œuvres de ces trois artistes offrent une multitude d'interprétations possibles. Tout d'abord, la dénonciation des actes de violence et de destruction perpétrés par l'être humain. Pour Riello et Nishimura, la réflexion porte en partie sur le livre imprimé et sa disparition, remplacé par des livres immatériels, d'où l'allusion à la crémation, à l'urne funéraire ou la réincarnation. Les livres numériques et les tablettes digitales signent-ils la mort du livre tel que nous le connaissons ? Enfin, ces « papiers imprimés » accèdent au rang d'objets d'art ou deviennent des reliques invitant à la vénération et au respect. Rassemblés ici, ils forment une bibliothèque impossible et inaccessible, remplie d'ouvrages illisibles.